

Avertissement aux lecteurs

Ce *dictionnaire biographique* est une sélection partielle, subjective et non exhaustive parmi les savants et hommes de culture qui, samariens de souche, d'adoption ou de passage, ont fait la grandeur et le rayonnement de notre territoire à travers les siècles.

On pourra s'étonner que les femmes savantes soient absentes de ce florilège. Les sources historiques et archivistiques, interrogées, fouillées, creusées, se sont avérées muettes. Si des lecteurs avisés pouvaient nous éclairer, les auteurs leur en seraient très reconnaissants.

B

Barbier, Jean-Baptiste-Grégoire (1776-1856). - *Médecin*.

Barbier est né à Poix le 9 mai 1776 de parents peu fortunés. A 16 ans son père l'envoie au Collège d'Amiens jusqu'à la Révolution où il doit rentrer à Poix. Vers 1793 il revient à Amiens pour travailler dans une officine de pharmacie puis il entre à l'Hôtel-Dieu. Profitant de l'ouverture des écoles de santé, il s'inscrit à Paris en même temps que Duméril, originaire d'Amiens, Pinel, Bichat et Dupuytren dont il devient l'ami. Barbier obtient son diplôme de médecin à l'âge de 26 ans et revient s'installer à Amiens. En 1813 il devient médecin des salles militaires à l'Hôtel-Dieu, puis médecin-chef en 1819. A partir de 1820, il est chef de l'école de médecine et professeur de clinique interne.

Il est membre de l'Académie d'Amiens, associé correspondant de l'Académie de médecine et membre de nombreuses sociétés savantes, notamment de la Société médico-botanique de Londres. Il s'intéresse particulièrement aux utilisations des plantes en médecine. Sa thèse *Principes généraux de Pharmacologie* est publiée en 1803. Il écrit un *Traité élémentaire de matière médicale* édité en 1819, 1824, 1830, 1837. Il publie également *Quelques Réflexions sur la psychologie*. Il est titulaire de la chaire de Botanique et donne les leçons au Jardin des Plantes sur la classification établie par Linné.

Bélidor, Bernard Forest de (1698-1761).- *Ingénieur hydraulicien*.

Auteur de *Architecture hydraulique, ou l'Art de conduire, d'élever et de ménager les eaux pour les différens besoins de la vie*, il donne son avis pour le premier service de distribution d'eau à Amiens.

Bizet, Jean-Baptiste (1728-1808).- *Amateur de sciences et d'histoire*.

Membre de l'Académie d'Amiens et administrateur de l'Hôpital général, il a composé des mémoires sur la rareté du bois en Picardie, ses causes et les moyens d'y remédier, sur la tourbe, sur l'exportation des grains et un dictionnaire topographique de la Picardie.

C

Capperonnier, Claude (1761-1744). *Philologue*.

Né à Montdidier d'un père tanneur, il fait ses études à Amiens et à Paris. Après être entré dans les ordres, il enseigne le grec au séminaire de Montreuil (Pas-de-Calais), puis devient titulaire de la chaire de grec au Collège royal en 1722. Il se fait connaître principalement par son édition du livre XII de *De l'Institution oratoire* de Quintilien (1725) ainsi que par ses travaux sur les rhétoriciens latins de l'Antiquité. Son neveu Jean Capperonnier (1716-1775) lui succède au Collège royal.

Carré, Ferdinand (1824-1900) et Edmond (1833-1894). *Ingénieurs*.

Nés à Moislains d'un père cordonnier, les frères Carré s'intéressent tous deux à la science. Devenus ingénieurs, ils travaillent dans l'industrie du froid pour devenir finalement leaders sur le marché international.

Ferdinand se fait connaître comme l'inventeur d'appareils frigorifiques destinés à produire de la glace pour les brasseries (Tourtel et Velten) et par ses travaux en électricité : un régulateur de lumière électrique ou encore une machine à influence qui porte son nom .

En 1857, Ferdinand Carré invente le réfrigérateur à absorption. Ce système utilise l'eau comme absorbant et l'ammoniac comme réfrigérant. Il a donné son nom au cycle de Carré décrivant le procédé de réfrigération par absorption à deux fluides et deux niveaux de pression. Il fait breveter son invention aux États-Unis et la présente lors de l'Exposition universelle de 1862 . Celle-ci n'eut pas de succès pour le marché domestique mais trouva son succès dans les brasseries, pour maintenir les boissons au frais. Le réfrigérateur pouvait produire entre 12 et 100 kilos de glaces, selon les modèles . Ses machines à glace, domestiques et industrielles, sont décrites par Louis Figuier dans *Les Merveilles de l'industrie*, Paris, Furne Jouvet et Cie en 1873.¹

Edmond est un inventeur précoce, car dès 17 ans, il met au point un procédé de réfrigération à base d'eau et d'acide sulfurique. Ferdinand Carré obtient un brevet pour les États-Unis. La notoriété lui vient lors de l'Exposition universelle de 1862 à Londres où il expose sa machine à fabriquer d'énormes quantités de glace en continu. Ce système est destiné à l'usage industriel car la manipulation de l'ammoniac est dangereuse. Il est en rivalité alors avec Charles Tellier. En 1866, Edmond imagine un système pour rafraîchir l'eau des carafes, avec un réservoir d'acide sulfurique. Le grand public découvre alors ce qui devient un luxe et une nouveauté : le goût des boissons très fraîches.

Caussin de Perceval, Jean Jacques Antoine (1759-1835).- *Orientaliste*.

Fils d'un marchand de drap de Montdidier, il vient jeune à Paris auprès de son oncle François Béjot, garde des manuscrits de la Bibliothèque du Roi qui le prend sous sa protection. Il apprend l'hébreu et l'arabe au Collège de France en suivant les cours de Cardonne et de Deshauterayes, auquel il succède dans la chaire d'arabe en 1783. Il succède à son oncle à sa mort et devient garde des manuscrits en 1787. Il est président du Collège de France en 1830. Il est nommé professeur honoraire et remplacé par son fils aîné. Le cabinet des manuscrits a acquis 47 manuscrits arabes provenant de son Cabinet en 1871 (suppl. arabe 2288-2334).

Cordier, Pierre-Louis (1777-1861). *Géologue*.

Né à Abbeville d'une famille d'origine anglaise, il étudie au collège d' Abbeville puis fut admis à l'école des Mines en 1794. Il participe à l'expédition d'Egypte avec Bonaparte. Cordier est titulaire de la chaire de Géologie du Muséum National d'Histoire Naturelle durant 42 ans de 1819 à 1861. Il est le véritable fondateur des collections de Géologie du muséum. Sous sa direction, le nombre des échantillons passe de 1 500 à 200 000. Il trouve quand même le temps d'effectuer 51 voyages géologiques, ramenant ses échantillons de toute l'Europe. Tout au long de sa longue vie, Cordier accumule les fonctions. Il se présente même à une élection législative en 1837 à Abbeville, où il est battu. Alphonse Karr, un écrivain spirituel, conclue qu'il doit à ses occupations 62 heures de travail par jour.

Corriez, Paul (?). - *Pharmacien*.

Paul Corriez est pharmacien médecin à Amiens, rue des Chaudronniers, au XIXe siècle. M. Corriez publie des ouvrages sur le choléra. Pour lui, cette maladie était une intoxication par l'hydrogène sulfuré : des réactions chimiques anormales qui se passaient dans le sang, sous l'influence de la cause générale du *choléra*, détermineraient cette affection. M. Corriez croit que les inhalations d'iode guérissent le choléra. Ses recherches sont présentées et discutées au congrès scientifique de France qui se tient à Amiens le 3 juin 1867. Il n'existe néanmoins aucune notice biographique sur lui.

D

1 L'ouvrage est consultable sur le site Gallica de la BNF ark:/12148/bpt6k24672v

Dallery, Charles (1754-1835).- *Ingénieur en mécanique.*

Né à Amiens, Charles Dallery fait son apprentissage dans l'atelier paternel. A 12 ans il est passionné par l'horlogerie. Son amélioration du mécanisme de la harpe lui permet de travailler à Paris mais son invention est brevetée au nom de son employeur.

Revenu à Amiens il reprend la fabrication d'orgues. Il construit une machine à vapeur et envisage de l'adapter à la propulsion d'un véhicule sur route. Il renonce à ce projet et utilise la machine à vapeur dans son atelier. Il invente un moulin à vent dont les ailes tournent horizontalement. Il se tourne ensuite vers la bijouterie et invente une industrie nouvelle dans le travail de l'or dont il garde de secret. Sa technique est utilisée sous les noms de "*moleté d'or*", le "*grené*", le "*découpé*" de Charles Dallery.

Les bénéfices réalisés dans le travail de l'or lui permettent d'envisager de réaliser un bateau qui est propulsé par une hélice mise en mouvement par une machine à vapeur. Le bateau était doté d'une hélice motrice à l'arrière et d'une autre "directionnelle" à l'avant. Dallery consacre tout ce qu'il possède à ce projet. Le bateau est construit à Paris mais les ministères n'accordent pas l'aide financière que Dallery sollicite. L'ingénieur américain Fulton lance son bateau à roues sur la Seine quelques temps après mais Dallery n'obtient toujours pas les crédits qu'il sollicite. Découragé il détruit son bateau en bord de Seine et reprend son travail d'apprêteur d'or. Le brevet pris par Dallery pour l'invention de ce bateau à hélice avec la vapeur comme force motrice, lui est accordé le 29 mars 1803. Il meurt cependant ruiné.

Dejean (Comte), Auguste (1780-1845).- *Militaire et entomologiste.*

Fils aîné, issu du premier mariage de Jean François Aimé Dejean (1749-1824) et d'Alexandrine-Marie-Elisabeth LeBoucher d'Ailly, Auguste naît à Amiens et suit comme son père la carrière des armes, tout en montrant un goût prononcé pour l'ornithologie et l'entomologie.

Grand spécialiste des coléoptères et plus particulièrement des Carabidae, il assemble la plus grande collection privée jamais réalisée. Il reçoit des spécimens de tous les coins de la planète et son catalogue final dénombre 22 000 espèces identifiées. Il emploie Jean-Baptiste Alphonse Dechauffour de Boisduval (1799-1879) comme conservateur de sa collection. Une anecdote explique la ferveur de Dejean pour ces animaux : lors de la bataille d'Alcanizas en Espagne, Dejean est sur le point de donner l'ordre de l'attaque lorsqu'il remarque un coléoptère posé sur une fleur. Il descend alors de cheval, le ramasse et le pique au fond de son chapeau. Il remonte sur son cheval et remporte la bataille après un dur combat où il fait un grand nombre de prisonniers. Son chapeau est déchiqueté par des tirs ennemis, mais il a la satisfaction de retrouver intact son insecte.

Il est l'auteur de nombreuses publications qui couvrent un grand nombre d'espèces. Le comte Dejean présida la société entomologique de France en 1840. Il demandait 50 000 francs pour sa collection, somme que le Muséum national d'histoire naturelle de Paris fut incapable de réunir. Après avoir refusé une offre du roi de Prusse, la collection est mise en vente et dispersée. Elle fut acquise par différents entomologistes. On trouve aujourd'hui, dans plusieurs muséums, dont celui de Paris, des parties de la collection originelle.

Dubois, Jacques (1478-1555).- *Médecin et grammairien.*

Né en 1478 à Loeuilly d'un père camelot, Jacques Dubois, très souvent appelé Jacobus Sylvius, étudie au collège de Tournai les arts libéraux puis le latin, le grec et l'hébreu avant de s'orienter vers la médecine et l'anatomie.

Les sources divergent beaucoup quant à ses études de médecine. Il exerce dans un premier temps sans être docteur et reçoit sa licence d'enseignement de la médecine qu'en 1535. Il enseigne son art au collège de Tréguier puis en 1553 au Collège royal. Ses cours, payants, rencontrent un vif succès. Les dissections qu'il effectue, la préparation des remèdes qu'il enseigne et l'étude de plantes qu'il propose font de lui un des médecins les plus réputés de son époque. Il est le premier à introduire une nomenclature des muscles et à décrire la valvule semi-lunaire de la veine cave inférieure. Dubois effectue un travail de synthèse et de résumés des textes médicaux et n'hésite pas à simplifier un texte pour le rendre plus compréhensible, ou à introduire des précisions personnelles quand il

estime que c'est nécessaire à la pratique médicale. Il est un farouche partisan des remèdes simples, basés sur une seule plante, et de préférence dans les plus communes et les moins coûteuses. Il s'oppose aux recettes composées, complexes, faites de produits rares et chers qui profitent selon lui plus aux apothicaires qu'aux malades. En 1532, il publie son premier traité de diététique destiné aux étudiants pauvres. Dans sa préface, il explique que les étudiants pauvres souffrent de maladies sévères, à cause d'un mauvais régime et de remèdes mal utilisés. Il conseille alors l'hygiène et le rythme de vie quotidien adéquat d'un étudiant : coucher, sommeil, lever, aliments, boissons, habillement, exercices physiques, chauffage de la pièce d'étude et de la chambre à coucher. En parallèle à ses écrits médicaux, Jacques Dubois est également l'auteur de la première grammaire du français écrite en France par un français. Il reste néanmoins opposé à l'utilisation de cette langue dans les écrits médicaux considérant qu'elle n'est pas encore assez élaborée. Il est l'initiateur de l'utilisation de l'apostrophe, du tréma et de l'accent circonflexe.

F

Fernel, Jean (1506-1558).- *Médecin, astronome et mathématicien.*

Né à Montdidier, Fernel commence par étudier avec passion les mathématiques et l'astronomie se livre ensuite à la médecine, et acquiert bientôt une telle célébrité qu'Henri II le nomme premier médecin du Roi. Fernel enseigne les mathématiques au collège des Lombards et publie un ouvrage sur cette science (*De proportionibus*, 1526), ainsi que deux livres d'astronomie (*Monalosphærium* et *Cosmotheoria*, 1528). Il tente de mesurer un arc d'un degré sur la surface terrestre.

Abandonnant sa chaire de philosophie, peut-être sur les instances de son beau-père, il se consacre entièrement à la médecine. Il est reçu docteur de la faculté de Paris en 1530 et y professe en 1534. Sa renommée de praticien lui vaut de soigner Diane de Poitiers, Henri II de Navarre et Catherine de Médicis ; il les guérit.

Premier médecin du Roi, il l'accompagne au Siège de Calais. Après leur retour à Fontainebleau, la femme de Fernel l'y rejoint mais décède subitement, ce qui lui cause un profond chagrin. Malade, il meurt à Paris environ un mois après ; sa tombe était à l'église Saint-Jacques-la-Boucherie. Ils laissent deux filles, dont l'aînée est mariée avec un certain Barjot, président du conseil du roi et maître des requêtes ; l'autre se mariera avec Gilles de Riant, président au Parlement de Paris.

G

Gaudry, Albert (1827-1908). - *Géologue, paléontologue et préhistorien.*

Il est l'auteur des Enchaînements du monde animal. En 1859, il effectue les premières véritables fouilles dans la carrière de Sint-Acheul à Amiens, site du Paléolithique inférieur, qui donna son nom à une industrie de la préhistoire l'Acheuléen.. Le compte rendu de ses recherches devant l'Académie des Sciences de Paris officialise la naissance d'une nouvelle discipline : la Préhistoire.

H

Hecquet, Philippe (1661-1737).- *Médecin.*

Né à Abbeville, Philippe Hecquet est fils de Jacques Hecquet, maître et marchand cordier de la paroisse Saint Georges, et de Catherine Pigné. Élevé religieusement et attentivement par ses parents, il se consacre totalement à l'étude de la médecine. Il fait ses études de médecine sur Abbeville puis à Paris.

Reçu docteur de la faculté à Reims en 1684, il débute en exerçant sur son lieu de naissance à Abbeville pendant deux ans. Puis, désirant approfondir ses connaissances, il se rend à Paris. Là, ayant suivi le cursus médical avec « de grandes louanges », il reçoit le plus haut grade du doctorat. Appelé à l'ermitage de Port-Royal des Champs afin d'exercer la médecine auprès des religieuses, il soigne pendant quatre ans (1688-1693), de manière assidue et avec bonheur les malades, sur place et à l'extérieur. Il se soumet au régime rigoureux du monastère, se voue au jeûne, à l'abstinence.

Il retourne ensuite à Paris, enrichi de connaissance et de foi, mais pas en biens. On se hâte de le nommer docteur-régent, avec la charge d'enseigner la matière médicale

Il est l'un des médecins les plus brillants de son temps. Il étudie la théologie avant de s'agréger au collège des médecins d'Abbeville puis à la Chambre royale des médecins provinciaux établis à Paris. Docteur de la faculté de Paris en 1697, il est le médecin du prince et de la princesse de Condé (1709-1723) comme de la maison de Vendôme¹, du couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Il donne de son vivant une grande partie de ses livres (2600 volumes) à la bibliothèque de la faculté dont il fut doyen de 1712 à 1714.

Il écrit énormément et ruine sa propre santé par ce travail intensif et se retire chez les carmélites du faubourg Saint-Jacques. Il y passe les dix dernières années de sa vie dans les pratiques les plus austères. Il mange très peu et ne boit que de l'eau, disant que les cuisiniers sont les auteurs de toutes les maladies. Il regardait le tabac comme pernicieux. La saignée à ses yeux reste l'idéal, ainsi que l'eau comme unique boisson.

Il est l'auteur de nombreux livres de médecine comme : *Médecine des pauvres, De L'indécence aux hommes d'accoucher les femmes, La médecine, la chirurgie et la pharmacie des pauvres...*

Décédé à l'âge de 76 ans le 11 avril 1737 au couvent des carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, il y est inhumé dans l'église au bas de la nef.

L

Le Scellier, Charles [XVIIe siècle].- *Médecin*.

Charles Le Scellier est connu pour avoir publié en 1627 un traité dédié à Honoré d'Albret, duc de Chaulnes, gouverneur de la province de Picardie. Il rédige l'ouvrage lors d'une inflammation du visage qui le retenait chez lui. En le composant, il cherche à transmettre le soulagement aux malades. A la fin de la dédicace il promet une méthode particulière pour guérir les fièvres. La définition de cette maladie est suivie de ses causes. Il s'interroge sur la purgation, sur la saignée, sur l'ouverture des veines dans les inflammations internes et sur la diète.

P

Parmentier, Antoine (1737-1813).- *Pharmacien, hygiéniste*.

Antoine Parmentier est né le 12 août 1737 à Montdidier dans une famille bourgeoise : il est le cadet des cinq enfants de Jean-Baptiste Parmentier qui tient une modeste boutique de marchand linge. Son père ayant connu des revers de fortune, l'éducation de ses enfants est assurée par son épouse, aidée du curé de la paroisse, l'abbé Daugy qui leur inculque le latin, langue indispensable pour le métier de pharmacien. Il entre en 1750 à Montdidier comme commis à la pharmacie Frison qui vient d'être reprise par un lointain cousin, Paul-Félix Lendormy. En 1755, recommandé par Lendormy, il devient apprenti à la pharmacie Simmon rue Croix-des-Petits-Champs à Paris et est logé chez son maître d'apprentissage Jean-Antoine Simonnet, Picard comme lui.

N'ayant pas les ressources pour ouvrir sa propre officine, il décide de s'enrôler dans l'armée qui a besoin d'apothicaires. C'est au cours de la guerre de Sept Ans comme prisonnier militaire en Prusse que Parmentier goûte la bouillie de pommes de terre, et qu'il reconnaît les avantages alimentaires de ce tubercule.

À l'issue de la publication de son mémoire sur l'extraction de l'amidon, l'Académie des Sciences, des Belles Lettres et des Arts le récompense, malgré une interdiction du Parlement, qui a autorité sur la plus grande partie du nord de la France, de cultiver la pomme de terre datant de 1748. En 1772, les membres de la Faculté de médecine de Paris planchent pendant de longues semaines sur le sujet et finissent par déclarer que la consommation de la pomme de terre ne présente pas de danger. Il rédige plusieurs mémoires pour promouvoir les vertus nutritionnelles de la pomme de terre pour l'homme, alors qu'elle était jusqu'ici abandonnée aux bestiaux, et pour démonter les préjugés communs sur ce tubercule accusé de provoquer des maladies (fièvre, lèpre, peste ou écrouelles) et

l'appauvrissement du sol. Parmentier va aussi promouvoir la pomme de terre en organisant des dîners où seront conviés des hôtes prestigieux, tels Benjamin Franklin ou Lavoisier. Il se penche par ailleurs sur la châtaigne (1780), sur le maïs ou le blé de Turquie. Pour remédier à la pénurie de sucre de canne, il préconise l'emploi de sucres de raisin et d'autres végétaux sucrés. Il s'intéresse à la conservation des farines, du vin et des produits laitiers. Parmentier s'occupe également de plusieurs sujets ayant trait à l'hygiène : sécurité sanitaire des exhumations, qualité de l'eau, qualité de l'air notamment dans les salles d'hôpitaux, préconisation de l'entretien et de la vidange régulière des fosses d'aisance. Inspecteur général du service de santé de 1796 à 1813, il fait adopter la vaccination antivariolique par l'armée et s'occupe des conditions d'hygiène sur les navires de la Marine. Il meurt le 17 décembre 1813 d'une phtisie pulmonaire, rongé par la tuberculose, dans sa maison de la Folie-Genlis. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise dans le caveau familial. Jusqu'au début du XX^e siècle, cette tombe était ornée d'un potager où s'épanouissaient des plans de pommes de terre pour rendre hommage au grand vulgarisateur.

Ponche, Charles (1884-1916).- *Inventeur*.

Né le 23 mai 1884 à Amiens, Charles Ponche est le fils de Jean-Marie Joseph Émile Ponche, né en 1855, manufacturier, industriel, consul de Belgique et chevalier de la Légion d'Honneur, et de Adèle Augustine Marie Charlotte Denise Leroy. Ses parents dirigeaient la tréfilerie de Long qui fabriquait de la paille de fer. Il fait ses études à la Providence à Amiens. Passionné dès son jeune âge par l'aviation, il est l'inventeur, avec Maurice Primard, du *Tubavion*, le premier avion entièrement métallique au monde.

L'appareil volant est construit avec une voilure en aluminium. Cet ancêtre de l'ULM est exposé au salon aéronautique de Paris en 1912 et remporte un franc succès. Malgré cela l'armée refuse l'agrément en 1913. Mobilisé durant la Première Guerre mondiale avec le grade de sergent pilote à l'escadrille numéro 56, il est affecté à la RGA (Réserve Générale de l'Aviation) du Bourget-Dugny. L'aéroplane pesant 300 kg permet de monter à 2 000 m d'altitude à la vitesse de 113 km/h. En 1915, ces performances intéressent à nouveau l'armée qui lui donne l'autorisation de faire des essais sur le front.

Charles Ponche se tue le 10 février 1916 lors d'un essai en vol avec le sergent pilote Marcel Goffin, accident dû à une défaillance du moteur qui provoqua la chute de l'appareil. Les corps des deux aviateurs furent transportés à l'hôpital militaire Villemin, à Paris. Les obsèques du sergent Ponche eurent lieu le dimanche 13 février, en l'église Saint Laurent à Paris. Il est inhumé dans le carré militaire du cimetière parisien de Pantin.

R

Rigollot, Marcel-Jérôme (1786-1854).- *Médecin, archéologue et numismate*.

Né à Doullens, Marcel-Jérôme Rigollot incarne l'image emblématique du médecin de province, érudit du XIX^e siècle. Fils d'un célèbre médecin d'Amiens, il s'engage dès l'âge de dix-sept ans dans la carrière médicale.

Il fait ses études à l'école centrale d'Amiens. En 1803, il se rend à Paris pour y suivre les cours de médecine et est bientôt employé à l'hôpital militaire de cette ville, comme chirurgien sous-aide. En 1806, il est attaché en la même qualité à la 32^e demi-brigade de ligne. Reçu docteur en médecine, en 1809, il revient à Amiens en 1810, pour y exercer son art ; mais en 1813, il est appelé à la Grande Armée, et y fait, comme médecin ordinaire ou de première classe, le service des hôpitaux de Görlitz, de Waldheim et de Dresde. Après la fatale retraite de Leipzig, il est employé à Mayence, dans le moment où l'épidémie du typhus est la plus meurtrière à l'hôpital de la Douane où ses ravages sont les plus grands. Pendant la campagne de France, en 1814, il est attaché aux hôpitaux de Metz, de Château-Thierry et de Meaux, et ne cesse d'être employé que lorsque le corps d'armée dont il fait partie se replie sur Paris et soutient le siège de la capitale. Pendant son service aux armées, il est nommé médecin du dépôt de mendicité du département de la Somme et appelé, en 1820, aux fonctions de médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu d'Amiens, et de professeur de matière médicale et

de thérapeutique à l'école secondaire de médecine de la ville. Vers cette époque, il reçoit le titre de membre correspondant de l'académie royale de médecine de Paris, qu'il ajoute à celui de membre de la société médicale et de l'académie d'Amiens dont il est déjà pourvu.

Il s'implique dans la vie publique et devient membre du conseil municipal d'Amiens en 1830. Il est également membre de la commission des prisons, du comité d'arrondissement pour l'instruction primaire et de la commission de surveillance près l'école normale primaire. Enfin, il est membre du conseil de salubrité depuis sa création. Rigollot se montre également soucieux de développer les arts et les lettres dans sa ville. Il est l'un des fondateurs, en 1836, de la société d'archéologie du département de la Somme (future société des antiquaires de Picardie), dont il est le premier président. Il obtient de Napoléon III la cession du terrain de l'arsenal où fut érigé le musée Napoléon (aujourd'hui musée de Picardie). Il est également membre de l'académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens.

L'archéologie est l'un de ses terrains de prédilection. Il participe, dans le sillage de Boucher de Perthes, aux premiers travaux sur l'industrie lithique du site préhistorique de Saint-Acheul en étudiant des haches de silex trouvées en ce lieu. La numismatique médiévale constitue pour lui un autre domaine recherche, notamment sur les monnaies « des évêques et des innocents ». Son œuvre majeure fut cependant son *Essai historique sur les arts du dessin en Picardie depuis l'époque romaine jusqu'au XVIIe siècle*, accompagné d'un atlas de planches exécutées par les frères Duthoit. En outre, Rigollot entreprend de rédiger le catalogue de l'œuvre de Léonard de Vinci. Ses travaux, qui font toujours autorité, lui permettent d'être nommé membre correspondant du comité historique près le ministère de l'Instruction publique, de la société royale des antiquaires de France, de celles de l'Ouest et de la Morinie, des académies de Rouen, d'Arras, d'Abbeville, de Saint-Quentin et de Blois.

On retrouve ses articles dans les publications des sociétés savantes dont il fut membre. Il meurt à Amiens le 29 décembre 1854. Plusieurs hommages lui sont rendus lors de ses funérailles et sont publiés dans le Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie².

Riolan l'Ancien, Jean (1539-1605).- *Médecin*.

Jean Riolan l'Ancien est né à Amiens. Nommé docteur en médecine à Paris vers 1574, Riolan enseigne l'anatomie et la médecine à la Faculté de médecine de Paris, et en devient doyen en 1586. Il laisse beaucoup d'écrits : la plupart ne sont que des commentaires sur les doctrines d'Hippocrate et de Fernel. Il défend Hippocrate contre les chimistes, en particulier contre Joseph du Chesne, auteur de *De priscorum philosophorum verae medicinae* (1603), une interprétation chimique du cosmos et de l'homme. Il s'oppose aussi violemment prétentions universitaires des chirurgiens. Sa doctrine sur les fièvres est exposée dans le *Tractatus de febribus* (1640). Il est le père de Jean Riolan dit le Jeune.

Riolan le Jeune, Jean (1577/1580-1657).- *Médecin*.

Jean Riolan dit le Jeune est né en 1577 à Amiens, ou le 20 février 1580 à Paris. Il est connu pour son opposition à la théorie de la circulation du sang. Reçu docteur en 1604, il est nommé médecin ordinaire du roi Henri IV, puis de Louis XIII. Il devient premier médecin de la reine mère Marie de Médicis, il lui témoignera fidélité en la suivant dans l'exil (1632) pour ne la quitter qu'à sa mort en 1642. Dès 1613, il obtient la chaire d'anatomie et de botanique du Collège Royal. Un an plus tard il ouvre un cours particulier de dissection pour les étudiants. Par ses travaux, il est surnommé en son temps « prince des anatomistes ». Il sollicite et obtint la formation d'un jardin botanique (ancêtre du Jardin du Roi, aujourd'hui Jardin des plantes), qui est établi par Louis XIII en 1626.

Après une dizaine d'années d'interruption consacrées à la reine mère, il reprend l'enseignement de 1642 à 1654. Il cède alors son poste, pour cause de maladie, au successeur qu'il s'est choisi, Guy Patin. Riolan souffre d'inflammations oculaires, de goutte, de fièvres... . Il boit tous les jours du vin

2 N. Tarvernier. *Notice sur Monsieur Rigollot, décédé directeur de l'école préparatoire de Médecin et de Pharmacie, lue en séance solennelle de rentrée*, 1855. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5809676x.langFR>

pur, contrairement à l'habitude de l'époque de « tremper son vin comme il faut ». Il meurt le 19 février 1657 après une anurie, ou absence d'urine, de 56 heures.

T

Tagault, Jean (?-1546).- *Médecin*.

Ce célèbre médecin passe pour être né à Amiens ou dans le Vimeu. Il étudie la médecine à la faculté de Paris où il obtient son doctorat en 1534. Il reçoit la charge de doyen de la faculté de 1534 à 1537. Rendu célèbre pour ses talents de médecin, il est également connu pour ses talents littéraires. Il est l'un des premiers à avoir écrit sur la chirurgie après l'avoir enseignée durant sept ans et se distingue par son combat contre les astrologues. Il a d'ailleurs chassé de l'Ecole de Médecine Michel Servet qui va mourir à Genève sur un bûcher après sa condamnation pour hérésie.

Tellier, Charles (1828-1913).- *Ingénieur chimiste*.

Amiénois de naissance et fils d'un marchand épicier devenu industriel de la filature, Charles Tellier étudie en faculté l'amoniaque, un engrais concentré puis la production domestique de l'air comprimé. Ensuite, il crée la première machine frigorifique à circulation de gaz amoniac liquéfié, pour la production du froid à usage domestique et industriel. Cette invention qui bouleverse le monde moderne, est constamment améliorée. Le "père du froid" meurt pourtant dans la plus grande pauvreté à son domicile parisien en 1913.

Trannoy, Pierre Amable Jean-Baptiste (1772-1833).- *Botaniste, médecin et hygiéniste*.

Né à Amiens, Trannoy est chirurgien-major d'un bataillon de réquisitionnaires de sa ville natale, puis chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu d'Amiens situé chaussée Saint-Leu.

En 1798, il est nommé conservateur et directeur du Jardin botanique d'Amiens et professeur d'histoire naturelle à l'École centrale d'Amiens, chaire qu'il occupe jusqu'à la suppression de cette école en 1802. Le cours de botanique devenu communal est continué par l'ancien titulaire jusqu'en 1807 inclusivement. En 1801, il passe une thèse de médecine, à la faculté de Paris, intitulée *Sur le pronostic des affections sympathiques de l'œil dans les maladies aiguës*. En 1807 et 1808, il est professeur d'anatomie, de physiologie, de matière médicale et d'hygiène aux hospices civils d'Amiens. En 1815, il est nommé médecin des épidémies pour les arrondissements d'Amiens et de Doullens. En 1819, il écrit un *Traité élémentaire des maladies épidémiques ou populaires* à l'usage des officiers de santé.